



LEON XIII.

LES Diamants de la Tiare.

C'est dernièrement que le Saint-Père a tenu le coossatoire au cours duquel les nouveaux évêques et archevêques ont été préconisés. Le grand vieillard blanc qui remplit le Vatican de sa volonté ferme et qui domine et commande au monde catholique a posé une fois de plus sur son chef brulant la tiare aux trois couronnes. L'histoire des joyaux merveilleux qui ornent cette coiffure, c'est l'histoire même de la papauté, et il n'est pas dans mon intention de la faire ici. Je veux seulement relater les circonstances, les traits dramatiques, les autres curieuses, qui accompagnent le serment sur le bandeau papal. Cela donnerait matière à un volume au moins aussi intéressant, aussi «bourgeois», aussi pittoresque que celui que j'ai écrit sur les Diamants de la Couronne. La tiare papale, c'est l'antique tiare en usage chez les peuples orientaux, les Juifs, les Perses, les Arméniens, les Parthes, sans oublier les Grecs: la tiare de Saitaphernes n'est-elle pas au Louvre, pour nous l'apprendre? Il est aujourd'hui hors de doute que la tiare du grand-père des juifs — la scidaria — était ornée, comme l'est maintenant celle de Léon XIII, d'un triple rang de couronnes. La plupart de ces tiaras avaient la forme d'un pain de sucre, leur trait caractéristique, c'était leur hauteur insolite. On a longtemps confondu la tiare avec la mitre et avec le «cummarum» car c'est la source d'erreurs archéologiques nombreuses, mais passons. Aux premiers temps de l'Eglise, les Papes n'ont pas de tiare. Dans la précieuse suite peinte de la basilique de Saint-Paul-hors-les-murs, suite dont le début raconte au cinquième ou au sixième siècle, aucun des Pontifes ne porte la tiare. Le premier, Victor (193) a les cheveux nattés et relevés sur le front, en bourrelet; Zéphyrinus et Calixtus qui suivent, sont tête nue, et Urbain, Pontianus et Fabianus sont coiffés d'un diadème blanc et noir. Pour toute la période antérieure au dixième siècle, les informations que nous possédons sur la tiare sont des plus précieuses. Mais, voici que la tiare et les diamants apparaissent. L'inventaire du trésor pontifical, rédigé en 1221, sous Boniface VIII, décrit une tiare enrichie de 45 «grains» ou émeraudes, non compris les petites émeraudes et les petits balais, enfin de 56 grosses perles. Au sommet se trouvait un rubis gigantesque, dans le bas un cercle émaillé sur lequel deux anges noirs huit émaux. L'ensemble pesait 12 marcs 5 onces. C'est la tiare à une seule couronne, la tiare dite de saint Sylvestre. Cette tiare fut emportée en France, au début du quatorzième siècle, ainsi que nous l'apprend Cancellieri dans sa «Historia de Solenni Possessione». Elle servit, le 14 novembre 1305, au couronnement de Clément V à Lyon. A cette occasion, elle perdit le rubis merveilleux qui émaillait à son faite. Ce n'était pas, au reste, la dernière et désagréable aventure qu'elle devait connaître: de Lyon elle devint retourner à Rome avec Grégoire XI, revint à Avignon avec Clément VII, de là émigrer avec Clément VIII, et enfin rentrer à Rome — mais ornée cette fois de deux couronnes superposées. A partir du dixième siècle, la tiare prend toute son acception.

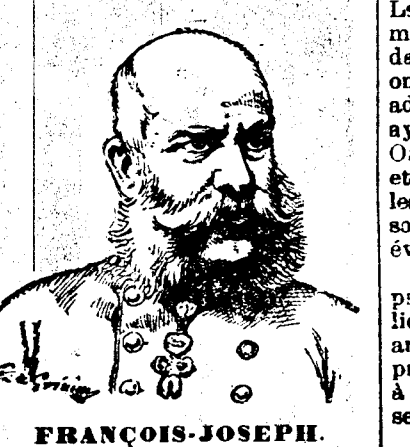
Son imposition se fait avec une grande solennité, le jour du couronnement; le Pape la reçoit sur les degrés extérieurs de la basilique de Saint-Pierre, au moment de monter à cheval pour rentrer au palais du Latran; la tiare devient le pendant de la frotule par opposition à la crose pastorale; c'est le symbole de la puissance temporelle, — «signum imperii», — comme la mitre symbolise la puissance spirituelle, — «signum pontificis». La tiare d'Urban IV (1261) montre, d'après Ugolino de Sienna, dans le bas, une couronne dont chaque dent est surmontée d'une perle, et, dans le haut, un bouton, pierre précieuse d'une grosseur anormale; le fond semble tressé ou damasqué. Ce fut avec Boniface VIII que vint la seconde couronne. Ce Pape était un magnifique et un dominateur, et il ne devait pas se contenter de la tiare de ses prédécesseurs. Mais les mitres pontificales elles-mêmes n'avaient rien à envier à la tiare, à cette époque: c'étaient de véritables manuscrits en miniature. Les fragments de la mitre d'or conservés à Pérouse en 1311, comprennent les gemmes suivantes: 24 balais, 25 perles grosses et 100 perles petites; 4 roses d'or, contenant chacune 4 grosses perles et 16 petites; puis 9 rosettes contenant chacune 1 gros balais et 4 perles; 21 balais, 17 chatons vides — qu'y avait-il dedans? — et encore 17 rosettes avec 1 grosse perle et 4 petites; 8 rosettes avec 43 perles, une lame d'or avec 5 petits balais et 4 perles; 5 sonnettes et 5 chaînes. Le tout pesait 5 livres 3 onces... quel écrin! Les Papes d'Avignon ajoutèrent la troisième couronne, et avec elle, la forme générale de la tiare change: de romaine, elle devient gothique. Des couronnes fleuronnées se substituent au massif diadème gemmé, — et la voilà plus légère, plus élégante et plus vivante: c'est la tiare de Clément V, de Jean XXII, d'Urban V, la tiare où se mêle la fleur royale de France, la fleur de lis qui se substitue aux fleurs plus ou moins dérivés du trèfle ou de l'ache. C'est cette tiare que le Vénitien Paul II orna si superbement. Ce Pape a droit, dans les annales de la tiare, à une place à part. Paul II, qui était un collectionneur émérite et un artiste, consacra plusieurs années à se composer deux tiaras d'une richesse et d'une somptuosité incomparables. L'archevêque de Bénévent, artiste et collectionneur aussi, voulut rivaliser avec une mitre de son imagination: il lui fit défense de la porter. Il chargea Michel Canossa, les cardinaux Annamati et Philidphe de lui rechercher les joyaux les plus rares. Le premier de ces joyaux représentait un valet de 50,000 florins, le second, 200,000 florins. Platina rapporte que, lorsque Paul II s'avancit en public, avec cette tiare, on eût dit un nouvel Aaron. Benvenuto Cellini a raconté, dans ses mémoires, comment cette merveille fut détruite, dans les angoisses du siège de Rome, en 1527. Cette splendeur fut mise plusieurs fois en gage, — comme chez nous les Diamants de la Couronne, — aux heures difficiles. Les Bini prêtèrent sur elle au Pontife 3,000 florins, dont 2,200 en numéraire, et le reste en tentures de soie et de laine. Intéressé au plus près en six mois. Laurent le Magnifique prêta aussi sur cette tiare, ce dont il fut fort heureux. Jules II la met en gage chez Chigi, avant la bataille de Ravenna, contre un prêt de 40,000 florins d'or. Les réparations que nécessitaient ces placements ne coûtaient pas moins de 500 florins d'or chaque fois. En 1505, Jules

Il lui fit ajouter un énorme rubis balais du poids de 120 carats, et, par-dessus ce rubis, une perle ayant la forme d'un gland. Cependant, la septième année de son pontificat — notamment 1509-novembre 1510, — Jules II commanda une nouvelle tiare, celle que les contemporains ont célébrée comme le chef-d'œuvre de Caradoso, le sculpteur, médailleur et orfèvre milanais. Dans cette inégale pièce de joaillerie, l'artiste disposa tout à l'entour des rangées de pierres précieuses et d'un extraordinaire éclat, distribuées avec tant d'ordre et en telle abondance qu'un auteur du temps déclare que: «S'il est permis de comparer les choses divines aux choses humaines, je dirai que c'est pas autrement que se présente la volonté céleste, lorsqu'elle respandit de planètes et d'étoiles...» Cette tiare coûta, d'après le propre témoignage du Pape, plus de 300,000 ducats, soit plus de dix millions de francs. Une émeraude, de cette tiare, une émeraude ajoutée par Grégoire XIII, vint à Paris, au Muséum. Elle pesait 440 carats et demi. Confiée en 1798 par les commissaires du gouvernement français, elle fut envoyée à Paris, au Muséum d'histoire naturelle, pour y figurer non à titre de souvenir historique, mais comme un simple spécimen de minéralogie. Elle fut exposée ainsi de 1798 à 1805. A ce moment Napoléon la fit retirer et donna l'ordre de l'incruster sur la tiare qu'il offrit à Pie VII. En 1809, la tiare et, avec elle, l'émeraude furent reprises de vive force au Souverain Pontife par le général Bader, en même temps que l'annexion du Pèchéur. Toutes deux ne furent restituées au Saint-Siège qu'en 1814. Elles ne sont plus sorties, depuis lors, du Trésor pontifical. L'odyssée de l'émeraude de Jules II n'est pas l'épisode le moins piquant des Diamants de la Tiare. Le temps est mauvais, pénible, froid; les rues sont sales. N'im- porte! Paris est en l'air, va, vient circule, et toutes ses voitures roulent, bondées. C'était la fête des morts, l'autre jour; c'est celle des vivants aujourd'hui. Equipages et facres entrent à l'Elysée, dans les ministères, dans les ambassades, dans les grandes administrations. A travers la vitre de la portière, on aperçoit des épaulettes d'or sur des tuniques militaires constellées de décorations; des frac officiels, des robes de magistrats. En d'autres véhicules, privés ou publics, des familles s'entassent grands et petits sur les «trente-et-un», cravate blanche à Monsieur, velours, dentelles, rubans, fleurs et plumes à Madame, et les enfants flagotés en chiens savants, avec des nourrices sur le siège, et tout un bagage de jouets entre les jambes du cochier. Sur le trottoir, cohue de gens endimanchés, chargés de paquets fragiles, de sacs fermés par des faiveurs multicolores, allant, pressés, choisissant les pavés, bousculés, bousculant. Dans les intérieurs, le salon est ciré à patiner; les bousses ont disparu; bongies neuves aux candélabres; bon petit feu dans l'âtre, plantes vertes sur les consoles, et, dès l'antichambre, ça sent le «trahala» des gourmandises. De bon matin, un brave homme, un petit vieux dix rasé, astiqué, à descendu ses six étages. L'un petit cabas plat au bras, une pipe au bec, il va doucement par le quartier, lorgnant les étalages, entrant dans les boutiques, parlementant. Quand il revient, la pipe est éteinte, mais le cabas n'est plus plat. — Ah! ah! fait la portière, on voit qu'on a son garçon à dîner aujourd'hui. Le bonhomme sourit et monte jusqu'à son logement: deux pièces exigües et une cuisine à l'avant. Là, il sort, il étale, il contemple ce qu'il a mis dans le cabas. Une barbe, figurez-vous, avec six superbes champignons. — Et ça? — Chut!... — Un poulet! — Parfaitement; tout trossé, tout bardé de lard. — Qu'est-ce que je vois donc là, de noir?... d'où ça? — Oniche! on vous en donnera! — De la truffe peut être! — Comme vous dites! Pourquoi donc pas? Puisqu'il vient dîner, son garçon! Anssi n'est-ce pas tout? Sentez moi ce quart de beurre — du vrai, — pas de la margarina — et du frai; sentez, je vous dis! C'est pour accompagner ces jolis radis roses. Une primeur, s'il vous plaît! Ça aussi, du reste: un pied de romaine, que suivront un triangle de Brie, — est-il blanc, onctueux, hein? — de la crème — et deux grappes de chasselas; qu'est-ce que vous en dites? — Vous êtes donc bien riche, bonhomme? — Très, oui! La retraite de

sofficier, le surplus de la croix et ce que, sorti du service, on a pu économiser et verser à la Caisse de vieillesse. En tout, un millier de francs. — Par mois? — Par an; mais quand on ne demande rien à personne, n'est-ce pas? Et qui va cuisiner tout ça? Lui donc! Il sait; ne craignez pas. Un ancien soldat n'est jamais embarrassé. Et puis, cette brave femme, dont le portrait naïf est accroché au mur, — la sienne, la mère de son garçon, — s'y entendait en son vivant. Il la regardait faire, en fumant sa pipe, et il a appris d'elle; vous verrez si son garçon ne s'en lèche pas les doigts! Le moment venu, le bonhomme se met à la besogne. Avec quel soin! Il faut que ce soit bon, et que ça ait bon aspect. Il s'y applique, jouissant par anticipation de l'effet produit par ces luxes, ces succulences, sur le cher convive. Les heures coulent sans qu'il s'en aperçoive; voilà que le jour décline. Par bonheur, il tombe tôt en hiver. On n'est pas en retard. Tout marche à souhait. Le friand parfum, déjà, qui embaume le logement! Il est content le petit vieux. Son fils sera surpris, et il se régalera. Plus encore qu'on ne suppose; car, depuis la veille, sur la cheminée de la chambre à coucher, une bouteille à long col est à tiédir, afin de mieux dégager son bouquet. C'est du Bordeaux. Et puis encore, quand le garçon lèvera sa serviette: — Qu'est-ce que c'est que ça, père? — Défait le papier, ouvre la boîte! — Une montre? en or! Ah! p'pa, je la reconnais! La montre de maman!... Et le bonhomme voit son garçon se lever de table, lui jeter les bras au cou, l'embrasser, l'œil humide; — parce que c'est un bon garçon, son garçon. Après tout, ça ne vaut pas la peine de s'attendrir. Elle était là, cette montre; elle ne servait à personne; l'horloger l'a réparée; elle va maintenant. Il se le dit, le petit vieux, et il s'attendrit tout de même. Pour se remonter, il dresse le couvert. Du placard, il tire des reliques: une nappe, la seule qui reste du ménage, que la ménagère a déserté — si tôt! Des serviettes s'ajoutent. Elles sont de ce temps-là, ourlées, marquées par l'absence. Voici l'huileur en roulez, qu'on lui a donné pour sa fête; d'autres menus ustensiles, que le veuf place avec précaution, en regardant le portrait qui le suit des yeux et qui semble sourire, comme si celle qu'il rappelle attendait, elle aussi, son garçon. Eh bien! il peut venir, à présent: c'est prêt! III Il ne tardera guère: six heures sonnent. En attendant, le brave homme s'assoit, regarde la table parée, et songe, se souvient, revoit en pensée les Jours-de-l'An d'autrefois. La mère était en face de lui, le gamin entre eux, assis sur la haute chaise. Des parents, partis aussi, des amis éparpillés maintenant par la Destinée, venaient échanger de bons souhaits. On était gai, on espérait, on croyait que ça irait toujours comme ça, et puis!... Tiens! voilà la demie de six heures. Est-ce que le garçon serait retenu à l'atelier? Pourtant, il se plaignait, l'autre jour, du peu d'ouvrage qu'on avait... S'il est en retard, le fin dîner ne sera plus si bon... Oh! il va venir, il n'a jamais manqué... Attendons... A mesure que l'aiguille avance sur le cadran de la vieille pendule, un doute douloureux germe dans l'esprit du père: — Si mon fils ne venait pas? Ou est-il? Qui le retient? Le tic-tac de l'horloge résonne comme autant de coups de marteau dans la poitrine oppressée du vieillard: la respiration s'accourte sous des angoisses indéfinies. Tout à coup, un craquement se fait entendre dans le morne silence de la chambre, et sept fois le timbre vibre. Sept heures! Attentif à tous bruits extérieurs, le malheureux tressaille chaque fois que la porte cochère est refermée; l'oreille tendue vers l'escalier, il cherche à reconnaître le pas de qui monte. «C'est lui? Non; on s'arrête au quatrième. Il se gendarme contre le désespoir qui, peu à peu, l'envahit. Il veut que la pendule avance, il voudrait retarder le temps; mais le quart est passé, l'atroce vérité s'impose, et brisé, le pauvre homme se dit: — Il ne viendra pas!... IV Est-ce peut-être, cet ingrat?... Est-il au Café, en mauvaise compagnie?... Ah! mon Dieu! s'il était malade?... C'est le dernier espoir, — cruel pourtant; — mais ce vieux se jette pour trouver une excuse à son fils. Il veut y aller voir. Non! S'il ve-

naît pendant que son père est absent. Tout se brouille, semble s'effondrer; le désorientement est complet. Le bonhomme ne se défend plus contre le chagrin. Abîmé, les bras ballants, il succombe sous l'acreté de l'abandon, et ce qui subsiste en lui, c'est le regret d'avoir tant vécu, l'aspiration à s'en aller, à mourir. Qui fait-il désormais ici-bas? Que songe encore à lui? Qui l'aime? Personne plus: il est de trop!... Sans avenir, las du présent, il n'a plus qu'un refuge: le passé; il a envie de décrocher le portrait de sa femme, de le placer en face de lui, à table, et d'essayer de manger!... — Manger! Quand le cœur est si gros, aucune place dans l'estomac. Non, c'est fini pour lui, c'est fini! Il le répète, se raidissant contre le sanglot qui monte, contracte la gorge, l'étrangle, va éclater, quand... La clef grince dans la serrure. Et la porte s'ouvre brusquement, montrant un grand garçon qui crie: — Bonne année, papa!... Je suis en retard, mais je vais te dire... — Rien, mon ami, mon fils, mon enfant! Te voilà, je t'ai, c'est assez! C'est qu'à présent, vois-tu, ma vie tient dans un seul mot; toi! V Les pauvres gens ne font pas ce qu'ils veulent. Pour ne pas venir les mains vides, l'atelier chômant, ce garçon avait pris un travail de «bricoleur», y passant la nuit achevant seulement à cinq heures. Livrer sa besogne, en toucher le montant, acheter le cadeau — une pipe en écumé! se faire beau et accourir, voilà ce qui l'avait retardé. Mais il est là: n'y pensons plus! On est à table; la soupe est mangée; pour le «coup du médecin», le père verse un doigt de la bouteille à long col, et le fils, levant son verre en regardant le portrait dit: — A maman!... Rois et Souverains Le Premier de l'An, pour les chefs d'Etat, empereurs, rois ou présidents de République, est un jour consacré à des cérémonies que plus d'un d'entre eux doit, nous imaginons, trouver bien fastidieuses. La réception des grands corps de l'Etat, le défilé des pairs, sénateurs, députés, généraux, évêques, magistrats, conseillers et autres fonctionnaires innombrables que comporte la machine gouvernementale, le salut d'apparat d'une multitude variée d'uniformes, de robes et de frac, cette longue représentation annuelle d'une pièce réglée d'avance dans ses plus menus détails et aussi vide d'intérêt que de nouveauté, tout cela ne peut avoir rien d'attrayant pour le souverain blasé sur les joies (?) du pouvoir. Après avoir vu la moitié de ses Etats s'insurger contre lui, en 1848, il fut obligé de mendier les secours de la Russie pour rétablir le trône impérial. Batu en Italie, en 1859, par la France, par la Prusse en 1866, chassé, la première année, de la Lombardie, et la seconde, de la Vénétie et de la Confédération germanique: contraint, en 1867, de céder aux revendications de la Hongrie; ré- duit, après 1870, à contracter une triple alliance avec ses ennemis de la veille, l'Italie et la Prusse, François-Joseph est cependant resté populaire. Il a mitraillé les lambs d'idées despotiques, il a prêté l'oreille à son peuple devenu un souverain constitutionnel national se souvenant de cruels malheurs domestiques. C'est son frère Maximilien qui est fusillé au Mexique, en 1867. C'est son fils, son unique héritier, le prince Rodolphe, qui se suicide en compagnie de Mile Vetsera. C'est sa femme, tendrement aimée, que frappe une sorte de névrose qui lui fait fuir le séjour de Vienne et qui l'égare, en d'incessants voyages, tantôt en Grèce, à Syra, tantôt à Miramir, tantôt au Cap Martin, sans trouver nulle part le repos et l'oubli de ses tristesses et enfin est assassiné. Euyère intrépide, hardie chasseresse, l'impératrice avait perdu la passion de ces durs exercices. L'Empereur, de son côté, ne s'arrache plus de sa retraite que pour remplir ses fonctions d'an air réveur et indifférent. On a peine à se représenter une cour et ses courtisanes séparées de leur chef, et, cependant, tel est le cas à Vienne. Il faut être possédé, comme le jeune et bouillant empereur d'Allemagne, de la passion du décor pour se complaire aux pompes parades du premier jour de l'an. Bien loin de s'en accommoder comme d'une obligation à laquelle il ne peut se soustraire, il les goûte si bien qu'il y exerce à l'avance ses jeunes enfants. On raconte que l'an dernier, il préféra à la réception officielle des personnages de sa cour par celle de ses quatre fils alignés sur un rang, fixes, immobiles, dans la position du soldat sans armes, et qui furent complimentés par leur impérial père sur la correction de leur attitude. L'air triste et doux de l'ainé, le prince Eitel-Frédéric, âgé de onze ans, ne s'était guère, cependant, à l'uniforme de Hussard dont il était affublé. Ses trois cadets, Adalbert, Auguste et Oscar, ce dernier âgé de sept ans, étaient costumés en marins. Vertueuse, bien portante, pas trop intelligente, dépourvue d'idéal, l'impératrice, fille du duc de Schleswig-Holstein, que Guillaume a épousée en déclarant qu'il préférait chez une femme le talent de faire des confitures à celui de discuter une Constitution, figure à l'arrière-plan dans les cérémonies qu'elle épousa en 1868. Ce ne fut qu'après qu'elle ne put se dispenser d'assister. Elle adoucit par de bons baisers maternels la ri-

gueur de l'éducation que reçoit le père à dit, un jour, en songeant peut-être à des guerres futures: «Il vaut mieux avoir plusieurs garçons, on peut en perdre quelques-uns.» En aucune circonstance, d'ailleurs, l'Empereur ne se relâche de la discipline militaire qu'il applique à tous les actes de sa vie. Il pousse ce sentiment si loin que, le jour de son mariage, il se fit un devoir d'aller lui-même à Potsdam décorer de sa propre main le sergent-major de la compagnie où il avait servi comme lieutenant, et qui était venu à Berlin faire le service d'honneur. Cependant, cette nature bizarre est capable d'affection. Mais, en vrai Prussien, il est naturellement à l'abri de toute influence romantique, et ne voit que le côté concret d'une idée. Cela explique l'allure dégagée de tout esprit de sentimentalité qu'il donne au cérémonial du Jour de l'An. Il n'y voit qu'une occasion de manifester la majesté de son rang. Tout autre est l'empereur d'Autriche-Hongrie, François-Joseph. Il aime la solitude et, depuis son avènement, qui date de 1848, il n'y a que deux circonstances où il se soit départi de la règle d'éviter toute manifestation publique. La première est son couronnement comme roi de Hongrie, en 1867, et la seconde la célébration de ses noces d'argent (1879). A cette occasion, Vienne organisa une splendide procession qui rivalisa avec les cavalcades organisées par Rubens aux jours glorieux des Pays-Bas et que le sablon si connu du peintre hongrois Munkacsy a reproduites avec une exactitude de détails qui ont effarouché la pudeur d'aucun. François-Joseph est âgé de soixante-six ans, et sa vie n'a été qu'une succession d'infortunes et d'épreuves. Après avoir vu la moitié de ses Etats s'insurger contre lui, en 1848, il fut obligé de mendier les secours de la Russie pour rétablir le trône impérial. Batu en Italie, en 1859, par la France, par la Prusse en 1866, chassé, la première année, de la Lombardie, et la seconde, de la Vénétie et de la Confédération germanique: contraint, en 1867, de céder aux revendications de la Hongrie; ré- duit, après 1870, à contracter une triple alliance avec ses ennemis de la veille, l'Italie et la Prusse, François-Joseph est cependant resté populaire. Il a mitraillé les lambs d'idées despotiques, il a prêté l'oreille à son peuple devenu un souverain constitutionnel national se souvenant de cruels malheurs domestiques. C'est son frère Maximilien qui est fusillé au Mexique, en 1867. C'est son fils, son unique héritier, le prince Rodolphe, qui se suicide en compagnie de Mile Vetsera. C'est sa femme, tendrement aimée, que frappe une sorte de névrose qui lui fait fuir le séjour de Vienne et qui l'égare, en d'incessants voyages, tantôt en Grèce, à Syra, tantôt à Miramir, tantôt au Cap Martin, sans trouver nulle part le repos et l'oubli de ses tristesses et enfin est assassiné. Euyère intrépide, hardie chasseresse, l'impératrice avait perdu la passion de ces durs exercices. L'Empereur, de son côté, ne s'arrache plus de sa retraite que pour remplir ses fonctions d'an air réveur et indifférent. On a peine à se représenter une cour et ses courtisanes séparées de leur chef, et, cependant, tel est le cas à Vienne. Le destin a donc été aussi dur à la reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, qu'il a été cruel à l'empereur d'Autriche, le plus à plaindre de tous les souverains existants.



FRANÇOIS-JOSEPH.

Après avoir vu la moitié de ses Etats s'insurger contre lui, en 1848, il fut obligé de mendier les secours de la Russie pour rétablir le trône impérial. Batu en Italie, en 1859, par la France, par la Prusse en 1866, chassé, la première année, de la Lombardie, et la seconde, de la Vénétie et de la Confédération germanique: contraint, en 1867, de céder aux revendications de la Hongrie; ré- duit, après 1870, à contracter une triple alliance avec ses ennemis de la veille, l'Italie et la Prusse, François-Joseph est cependant resté populaire. Il a mitraillé les lambs d'idées despotiques, il a prêté l'oreille à son peuple devenu un souverain constitutionnel national se souvenant de cruels malheurs domestiques. C'est son frère Maximilien qui est fusillé au Mexique, en 1867. C'est son fils, son unique héritier, le prince Rodolphe, qui se suicide en compagnie de Mile Vetsera. C'est sa femme, tendrement aimée, que frappe une sorte de névrose qui lui fait fuir le séjour de Vienne et qui l'égare, en d'incessants voyages, tantôt en Grèce, à Syra, tantôt à Miramir, tantôt au Cap Martin, sans trouver nulle part le repos et l'oubli de ses tristesses et enfin est assassiné. Euyère intrépide, hardie chasseresse, l'impératrice avait perdu la passion de ces durs exercices. L'Empereur, de son côté, ne s'arrache plus de sa retraite que pour remplir ses fonctions d'an air réveur et indifférent. On a peine à se représenter une cour et ses courtisanes séparées de leur chef, et, cependant, tel est le cas à Vienne.



VICTORIA.

Après avoir vu la moitié de ses Etats s'insurger contre lui, en 1848, il fut obligé de mendier les secours de la Russie pour rétablir le trône impérial. Batu en Italie, en 1859, par la France, par la Prusse en 1866, chassé, la première année, de la Lombardie, et la seconde, de la Vénétie et de la Confédération germanique: contraint, en 1867, de céder aux revendications de la Hongrie; ré- duit, après 1870, à contracter une triple alliance avec ses ennemis de la veille, l'Italie et la Prusse, François-Joseph est cependant resté populaire. Il a mitraillé les lambs d'idées despotiques, il a prêté l'oreille à son peuple devenu un souverain constitutionnel national se souvenant de cruels malheurs domestiques. C'est son frère Maximilien qui est fusillé au Mexique, en 1867. C'est son fils, son unique héritier, le prince Rodolphe, qui se suicide en compagnie de Mile Vetsera. C'est sa femme, tendrement aimée, que frappe une sorte de névrose qui lui fait fuir le séjour de Vienne et qui l'égare, en d'incessants voyages, tantôt en Grèce, à Syra, tantôt à Miramir, tantôt au Cap Martin, sans trouver nulle part le repos et l'oubli de ses tristesses et enfin est assassiné. Euyère intrépide, hardie chasseresse, l'impératrice avait perdu la passion de ces durs exercices. L'Empereur, de son côté, ne s'arrache plus de sa retraite que pour remplir ses fonctions d'an air réveur et indifférent. On a peine à se représenter une cour et ses courtisanes séparées de leur chef, et, cependant, tel est le cas à Vienne. Le destin a donc été aussi dur à la reine d'Angleterre, Impératrice des Indes, qu'il a été cruel à l'empereur d'Autriche, le plus à plaindre de tous les souverains existants.



GUILLAUME.

Il faut être possédé, comme le jeune et bouillant empereur d'Allemagne, de la passion du décor pour se complaire aux pompes parades du premier jour de l'an. Bien loin de s'en accommoder comme d'une obligation à laquelle il ne peut se soustraire, il les goûte si bien qu'il y exerce à l'avance ses jeunes enfants. On raconte que l'an dernier, il préféra à la réception officielle des personnages de sa cour par celle de ses quatre fils alignés sur un rang, fixes, immobiles, dans la position du soldat sans armes, et qui furent complimentés par leur impérial père sur la correction de leur attitude. L'air triste et doux de l'ainé, le prince Eitel-Frédéric, âgé de onze ans, ne s'était guère, cependant, à l'uniforme de Hussard dont il était affublé. Ses trois cadets, Adalbert, Auguste et Oscar, ce dernier âgé de sept ans, étaient costumés en marins. Vertueuse, bien portante, pas trop intelligente, dépourvue d'idéal, l'impératrice, fille du duc de Schleswig-Holstein, que Guillaume a épousée en déclarant qu'il préférait chez une femme le talent de faire des confitures à celui de discuter une Constitution, figure à l'arrière-plan dans les cérémonies qu'elle épousa en 1868. Ce ne fut qu'après qu'elle ne put se dispenser d'assister. Elle adoucit par de bons baisers maternels la ri-



MARGUERITE.

Autant l'impératrice d'Autriche avait toujours aimé à se tenir à l'écart de la politique, autant la reine d'Italie, Marguerite, s'y intéressa. Elle du duc de Gènes, elle est cousine germaine du roi Humbert, qu'elle épousa en 1868. Ce ne fut qu'après qu'elle ne put se dispenser d'assister. Elle adoucit par de bons baisers maternels la ri-

Chin Pimples (SOUTONS AU MENTON) sont locaux dans la nature. Ils disparaissent rapidement... JOHNSTON, ROLLOWAY & COE, Philad., Pa.